

LES JUIFS DANS L'HISTOIRE, HISTOIRE DES JUIFS, HISTOIRE JUIVE

*Esther BENBASSA**
(C.N.R.S., Paris)

Le titre de cet essai, peut-être déconcertant au premier examen, paraît néanmoins le plus apte à rendre compte de la problématique de l'enchâssement qui sera développée dans les pages qui suivent et qui permettra de mieux poser une question qui semble urgente : quelle légitimité pour l'histoire des juifs ? En fait, une telle question en cache deux autres :

- 1) Quelle légitimité pour l'histoire des juifs dans les études historiques en général ?
- 2) Quelle légitimité pour l'histoire parmi les juifs et dans les Études Juives ?

Ces deux questions n'ont pas à être dissociées, elles sont même complémentaires. Répondre à la seconde est peut-être déjà en partie répondre à la première.

*

* *

Yosef Hayim Yerushalmi¹ a longuement traité des raisons du rôle ancillaire de l'histoire chez les juifs, qui lui-même permet d'expliquer la place bien modeste qu'elle occupe dans les Études Juives. Certes, aux États-Unis et

* Institut d'Études Turques, Université de la Sorbonne Nouvelle, 13 rue Santeuil, 75231 Paris Cedex 05.

1. Y. H. Yerushalmi : *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive*. Trad. de l'anglais par Eric Vigne, Paris, La Découverte, 1984.

en Israël, l'histoire des juifs connaît un essor important. En particulier en Israël, elle a acquis ses lettres de noblesse, ce qu'on comprend aisément.

L'HISTOIRE DES JUIFS DANS LES ÉTUDES JUIVES EN FRANCE

Que se passe-t-il en France ? Un simple survol des Études Juives montre que l'histoire y est réduite à la portion congrue. S'il arrive qu'on évoque le « terrorisme » de l'histoire dans les sciences humaines en général, on ne peut parler de rien de tel pour ce qui concerne les Études Juives. L'histoire y est encore l'étrangère tolérée, point vraiment accueillie à bras ouverts. Mais ne faut-il pas déjà définir ce qu'on entend par Études Juives avant de poser la question de ses carences ?

Il reste que le nombre apparemment réduit de thèses d'État soutenues en histoire des juifs constitue, parmi d'autres, un indice révélateur.

Plus significatifs sont, sans doute, les programmes des conférences, des colloques et autres manifestations scientifiques organisées par les cercles d'Études Juives qui commencent seulement, et timidement, à accorder une certaine place à l'histoire. Et ce qui vaut pour l'histoire des juifs en général, vaut plus encore pour l'histoire contemporaine des juifs.

On peut également prendre un exemple concret. Dans les deux ouvrages d'hommage à Schmuël Ettinger², le grand historien israélien décédé, parus récemment et préparés par les disciples, ex-étudiants et collègues, où figurent les grands noms de l'histoire des juifs en Israël et ailleurs, la France n'est pas représentée. Les historiens en la matière feraient-ils à ce point défaut en France ?

Ces indices, parmi bien d'autres, permettent de mesurer la place, en France, de l'histoire dans les Études Juives.

2. Schmuël Almog, Israel Bartal, Michael Graetz *et al.* (eds.), *Bein Yisrael la-umot* (Israël et les nations). Jérusalem, The Historical Society of Israel and the Zalman Shazar Center for Jewish History, 1987 ; *Idem*, *Tmurot ba-historia ha-yehudit ha-hadaša* (Changements dans l'histoire juive moderne et contemporaine). Jérusalem, The Historical Society of Israel and the Zalman Shazar Center for Jewish History, 1987.

L'HISTOIRE DES JUIFS « SÉPHARADES » DANS L'HISTOIRE JUIVE

Et si l'on se hasardait à aborder le problème de l'histoire des juifs en terre d'Islam, ou celle de ceux qu'on appelle « sépharades » par souci de simplification, pourtant largement majoritaires dans la communauté juive française, la constat serait peut-être plus sombre. Il existe en ce domaine moins de travaux encore. En fait, la place de l'histoire des juifs en terre d'Islam, dans l'histoire des juifs, n'est pas sans rappeler celle de l'histoire des juifs dans l'histoire générale. Devra-t-on, là encore, se donner les moyens de faire admettre sa légitimité ?

D'une phrase, on peut dire que l'histoire des juifs en Diaspora reste marginale tant dans les études historiques que dans les Études Juives. De même, l'histoire des juifs des pays musulmans demeure en marge de l'histoire des juifs.

De prime abord, ce constat peut sembler quelque peu pessimiste. Il est certain que cet état des lieux est provisoire et susceptible d'être affiné et corrigé, d'autant que les raisons d'espérer ne manquent pas absolument. On remarque en effet, ces dernières années, quelques ouvertures. Sont-elles pourtant suffisantes ?

On ne peut ignorer le fait que les juifs en terre d'Islam, leur histoire, et parfois leur simple existence paraissent souvent ignorés dans l'histoire nationale officielle de leurs pays d'origine. C'est aux historiens des juifs qu'incombe la tâche de reconstituer le puzzle de ces histoires occultées, et de dépasser de tels gommages. En France, aux États-Unis, et surtout en Israël, des historiens, souvent motivés par leur appartenance à ces composantes du judaïsme, et aidés par leur connaissance des langues requises, commencent à s'intéresser à ces questions. D'autres, sans doute plus rares, le font par simple curiosité intellectuelle. En tout état de cause, les études d'histoire contemporaine en la matière restent bien rares.

L'HISTOIRE DES JUIFS DANS L'HISTOIRE GÉNÉRALE

Revenant à la question initiale de la légitimité de l'histoire des juifs dans l'histoire générale, on ne saurait s'étonner de l'attention réduite accordée aux

juifs dans l'histoire générale, plus précisément dans l'histoire de France. On ne peut pourtant pas parler d'une relation directe de cause à effet entre, d'une part, le peu d'importance accordée à l'histoire dans les Études Juives, et, d'autre part, la relative absence de l'histoire des juifs dans l'histoire de leur pays d'implantation, en l'occurrence dans l'histoire de France.

On connaît déjà le peu de place qu'occupe en France l'histoire des pays étrangers³. Il est difficile de nier certaines données purement quantitatives quant au nombre d'ouvrages et d'articles publiés en France sur l'histoire non française. Une simple visite dans les rayons d'histoire des librairies suffit à s'en convaincre.

On ne saurait pourtant tout expliquer ainsi. Encore faudrait-il que le candidat à l'histoire des juifs puisse se former à cette spécialité dans les universités françaises.

Héritiers d'une tradition philologique et orientaliste, et davantage promoteurs d'une étude des textes sacrés, les centres d'Études Juives dispensent prioritairement des enseignements de langue et littérature hébraïques, de Bible, de Talmud ou de « pensée juive ». Quand on arrive à l'histoire, les cours se font rares. On se contente, bien souvent, d'offrir des « cours de civilisation » – une dénomination qui appellerait sans doute bien des commentaires.

Quant aux départements d'histoire générale des universités, à ma connaissance, l'histoire des juifs ne semble pas y encombrer les programmes des diplômés et des concours.

Dispose-t-on d'universitaires formés pour dispenser un tel enseignement ? Leur nombre dans les institutions reste encore limité. Il existe aussi un petit vivier d'historiens des juifs, en marge des institutions, et dont les travaux sont loin d'être négligeables. Ceux-ci ne peuvent pourtant pas communiquer leur savoir, parce que l'histoire des juifs n'est pas valorisée, ni par les unités institutionnalisées d'Études Juives, ni par les départements d'histoire, ni par les centres de recherche. La conjoncture difficile en matière d'enseignement supérieur et de recherche n'est pas étrangère à cette absence.

En l'occurrence, il ne s'agit pas d'historiens « amateurs » mus par la nostalgie, le retour aux sources ou d'autres motifs – fort honorables au demeurant – et dont les travaux, répondant à des besoins précis, ne manquent pas d'intérêt. D'ailleurs, « professionnels » ou amateurs, ces historiens des juifs se sont, dans la plupart des cas, formés seuls.

D'une manière générale, pourtant, l'amateurisme qui semble, assez souvent, ces dernières années, caractériser les Études Juives en général, ne

3. Voir à ce propos Stanley Hoffmann (entretien avec), « L'histoire de France vue des États-Unis », *Préfaces* (6), févr.-mars 1988, p. 93.

manque pas d'affecter la qualité des travaux entrepris. Il n'est pas surprenant qu'un tel état de fait ait des répercussions sur le niveau de crédibilité des recherches en Études Juives. L'histoire des juifs n'en souffre pas moins. On admettra qu'une ascendance juive ne constitue en rien, de ce point de vue, un label de qualité. Il faut enfin signaler l'insuffisance de la formation en histoire des juifs des enseignants du secondaire employés par les écoles juives. Cet aspect de la question mérite également l'attention.

QUELLES SOLUTIONS POUR L'AVENIR ?

On constate actuellement un engouement quasi général pour l'histoire, qui pourrait affecter non seulement le public juif, mais également les candidats aux Études Juives.

Comment former ces étudiants ? Dans quelles structures ? Pour faire accepter l'histoire des juifs comme partie intégrante de l'histoire non seulement française mais universelle, ne doit-on pas disposer d'enseignants et de chercheurs formés ? N'est-il pas nécessaire d'ouvrir le domaine de l'histoire des juifs, non seulement aux juifs, mais aux étudiants et chercheurs de toutes origines susceptibles de s'y intéresser ?

Certes, ceux qui le souhaitent ont toute liberté de le faire. Il n'est pas inutile pourtant qu'ils sachent quelles difficultés les attendent et la motivation qui sera nécessaire pour les surmonter. Il faudra accepter de se former seul, en glanant ici et là les enseignements dispensés surtout par des départements d'hébreu, ou dans des conférences dispersées dans diverses institutions universitaires ou communautaires. On arrive ainsi vite au coeur du problème : ne serait-il pas opportun d'envisager une nouvelle politique concernant les Études Juives ? Tout simplement, n'est-il pas temps de mettre sur pied des départements ou des programmes d'Études Juives (et non seulement de langue hébraïque), comme, par exemple, aux États-Unis ?

De fait, l'histoire n'est pas la seule à pâtir de la situation actuelle. D'autres sciences humaines souffrent, elles aussi, d'une relative résistance des Études Juives.

Les résistances ne sont certes pas unilatérales, et à rechercher uniquement de ce côté. On peut prendre pour exemple une situation inverse à celle qui prévaut dans les Études Juives, à savoir les études sur le Moyen-Orient. L'enseignement de l'histoire moyen-orientale attire non seulement les

originaires des pays concernés mais aussi des étudiants français qui, par un certain apprentissage, finissent par maîtriser suffisamment les langues que nécessite leur objet d'étude. Il est à souhaiter qu'une telle situation finisse par prévaloir en histoire des juifs, ce qui pourrait conduire à de nouveaux questionnements riches d'enseignements.

L'histoire des juifs en Diaspora (envisagée comme l'histoire de subcultures) fait partie de cette histoire inédite des groupes minoritaires, qui est aussi une histoire *autre* des groupes majoritaires, saisie sous un prisme différent. Elle peut apporter « (...) une contribution essentielle à une histoire totale en construction : parce qu'elle renvoie sans cesse l'historien du centre à la périphérie et de la périphérie au cœur de son objet, mais aussi, et surtout, parce qu'à travers les discours et les pratiques de la marginalité et de l'exclusion se manifestent les transformations les plus fondamentales des structures économiques, sociales et idéologiques »⁴.

Ceci est tout aussi vrai pour l'histoire des juifs des pays non occidentaux. L'apport de l'histoire des juifs à l'histoire générale n'est plus à discuter. De même, on ne saurait sous-estimer ce que l'histoire des juifs des pays musulmans est susceptible d'apporter à l'histoire des juifs en construction.

QUESTIONS DE MÉTHODE

Dans ce contexte, l'utilisation de l'expression moins usuelle d'« histoire des juifs » est délibérée. Le terme d'« histoire juive » aurait tout aussi bien pu convenir. On risquait cependant d'entendre par là non une recherche historique ayant les juifs pour objet, mais une histoire spécifiquement juive avec ses propres méthodes.

Une telle histoire existe-t-elle ? Est-elle possible ? Y. H. Yerushalmi a en partie répondu, dans *Zakhor*, à ces questions⁵. Il y a encore ceux qui adhèrent à une conception providentielle de l'histoire des juifs. Rares sont cependant les historiens professionnels qui adoptent une telle attitude quant ils sont au travail⁶. Et, si une telle attitude reste néanmoins encore plausible en histoire

4. Jean-Claude Schmitt, « L'histoire des marginaux », in Jacques Le Goff, Roger Chartier, Jacques Revel (eds.), *La nouvelle Histoire*, Paris, C.E.P.L., 1978, p. 369.

5. *Op. cit.*, *passim*.

6. *Idem*, p. 107.

des juifs, elle paraît aujourd'hui absolument inconcevable dans l'approche de toute autre histoire⁷.

Si on part du principe de la sécularisation de l'histoire des juifs, il est difficile de concevoir des méthodes qui lui soient spécifiques. Si l'on devait admettre que l'histoire de chaque nation, peuple ou groupe requiert ses propres méthodes, on ne serait pas loin d'un véritable chaos méthodologique.

Le simple bon sens, sans parler de la pratique historique, conduit à penser que chaque approche historique met en oeuvre ses propres méthodes. On ne fait pas de l'histoire sociale, de l'histoire politique ou de l'histoire des mentalités avec les mêmes méthodes. L'histoire des juifs, selon le type d'approche retenu, ne pourrait que se plier aux mêmes exigences. Celle-ci se doit en outre de pratiquer un double et incessant va-et-vient : d'une part, entre l'histoire des juifs étudiés et celle de leur pays d'implantation, et d'autre part, entre l'histoire des juifs étudiés et l'histoire générale des juifs et du judaïsme.

Définir une histoire spécifiquement juive, avec ses propres méthodes, à supposer que cela soit possible, reviendrait à consacrer une histoire ghettoisée, une histoire des juifs pour juifs. Où réside l'intérêt d'une telle histoire et quels peuvent être ses objectifs ? Une telle conception, quelque peu stérile, satisferait peut-être les nostalgiques de tout poil, engagés dans le retour aux sources, et soucieux de retrouver cette fameuse « mémoire collective », terme vidé de son sens à force d'être employé sans discernement. En l'occurrence, n'est-il pas plus sage de considérer, avec Jacob Katz, que « l'historien se juge à sa capacité d'appliquer les mêmes critères de rigueur à son groupe religieux »⁸ ?

En fait, au lieu de se poser la question de méthodes juives pour histoire des juifs, il convient plutôt de prendre acte du retard qu'accuse l'histoire des juifs au point de vue méthodologique.

Pourtant, dans bien des cas, le stade où l'on peut s'interroger sur le bien-fondé d'un dépassement de l'histoire événementielle vers ce qu'on a appelé l'histoire nouvelle n'a même pas été atteint. Il serait opportun de commencer déjà par défricher les zones d'ombre de l'histoire des juifs, et elles sont nombreuses et étendues.

L'histoire événementielle, même si à long terme elle est condamnée à s'essouffler, n'est pas inutile pour fixer ne serait-ce que des repères chronologiques pour l'histoire des juifs de certains pays, encore à peine entamée. Les difficultés que posent l'apprentissage des langues indispensables,

7. *Idem*, p. 107-108.

8. *Exclusion et Tolérance. Chrétiens et juifs du Moyen âge à l'ère des Lumières*. Trad. de l'anglais par L. Rozenberg et X. Perret, Paris, Lieu Commun, 1987, p. 26.

et par conséquent le déchiffrement des documents d'archives, la dispersion ou la disparition des sources, les obstacles inhérents au travail de recherche dans certains pays, l'inaccessibilité de certains fonds d'archives, la résistance des communautés juives de ces pays à fournir des informations de peur d'être victimes de mesures de rétorsion de la part des autorités, et aussi des facteurs d'ordre idéologique font que l'histoire des juifs de ces contrées tarde à être faite. La tâche n'est certes pas aisée mais les difficultés ne sont pas vraiment insurmontables.

Certains domaines de l'histoire des juifs peuvent néanmoins, dans l'état actuel des recherches, s'ouvrir aux méthodes de l'histoire nouvelle⁹. L'histoire-problème et la longue durée permettraient de dépasser l'histoire du petit bout de la lorgnette, car, pour reprendre les termes d'Annie Kriegel, cités par Jacques Julliard à propos de l'histoire politique, l'histoire des juifs est encore une histoire « au petit point »¹⁰, et dans certains cas, une affaire d'antiquaires.

Quant à l'histoire politique, elle en est encore à ses balbutiements, dans l'histoire des juifs, parce qu'elle n'était même pas considérée comme concevable, jusqu'à récemment, dans le contexte diasporique.

L'histoire des juifs gagnerait sans doute à exploiter les ressources des autres composantes des Études Juives ainsi que des sciences sociales. Les différentes approches qu'elle s'approprierait en sortant de son ghetto, empruntant tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, seraient pour elle autant d'atouts. Sa légitimité en dépend, sans bien sûr que celle-ci constitue un objectif en soi. Il n'est pas de bonne ou de mauvaise histoire des juifs, il n'en est pas de plus ou moins noble. Il est temps de dépasser l'histoire intellectuelle qui fit les beaux jours de l'histoire des juifs au XIX^e siècle (*Wissenschaft des Judenthums*).

En fait, l'histoire des juifs est encore jeune et prometteuse à la fois. Elle laisse une grande marge de manoeuvre à ceux qui voudraient s'y adonner. Avis aux amateurs armés de compétence et d'esprit d'aventure.

9. Voir à ce sujet : Jacob Katz, « The Concept of Social History and its Possible Application in Jewish Historical Research », *Scripta Hierosolymitana* (3), 1956, p. 292-312.

10. « La Politique », in : Jacques Le Goff et Pierre Nora (eds.), *Faire de l'Histoire*, Paris, Gallimard, 1974, vol. 2, p. 230.